

Parallaxe

En ce mois de juillet 2050, il faisait un froid saisissant. Dès l'aube, le vent s'était levé sur les grandes plaines infertiles et balayait les herbes folles avec véhémence. Sam marchait les bras le long du corps qu'il avait frêle. Il avait encore mal dormi cette nuit, réveillé par les ronflements de son père, les ricanements somnambules de son petit frère puis par la démarche lourde de sa mère qui commençait son travail encore plus tôt que lui, parce qu'il lui fallait marcher une heure pour atteindre l'usine textile de lin. Quand il était sorti de chez lui, de cette unique pièce dans laquelle il s'entassait avec sa famille, il avait pesté contre la fermeture éclair de son manteau qui n'avait pas voulu remonter. Sam espérait vraiment trouver un poste mieux payé grâce auquel il pourrait trouver un logement en résidence de jeunes travailleurs. Là-bas, il avait entendu que la cuisine était séparée des chambres à coucher et qu'on ne sentait pas l'odeur de cuisson quand on s'endormait. Et puis, Sam pourrait aussi faire réparer son manteau, acheter un vélo et d'autres choses encore. Cette pensée lui réchauffa le cœur mais cette sensation fut de courte durée. Il leva la tête et vit déjà poindre la grande tour de béton dont le sommet était en partie dissimulé par la brume. Une onde froide lui parcourut l'échine. La boule au ventre, il continua son évolution tête baissée jusqu'à ce qu'il arrivât au bâtiment de production situé en contrebas de l'imposant édifice.

— Salut Sam, fit Pierre, en grognant.

Son collègue devait avoir dans les soixante ans et portait une barbe blanche drue. D'une humeur très changeante, il pouvait passer sa journée à râler et pester contre l'univers tout entier ou au contraire tourner en dérision tout ce qui passait devant lui. Sam trouvait son humour étrange et se demandait d'ailleurs dans quel état émotionnel il le préférerait.

Il salua également Ulysse, la quarantaine, surnommé l'ingénieur par Pierre, qui s'affairait déjà, lunettes sur le front, à préparer les commandes sur un ordinateur hors d'âge. Ulysse était peu loquace pour ne pas dire blasé, comme s'il vivait tous les événements de sa vie dans une indifférence générale.

— Avant de descendre, il faudra nous aider à emballer la récolte d'hier, indiqua Pierre à Sam en désignant un silo regorgeant de champignons blancs, gris et marron.

Silencieux, Sam prit des boîtes en carton, les posa sur le rail de commande et alla chercher des champignons avec la brouette.

— Ça nous réchauffera en tout cas, fichu temps ! pesta Pierre, alors qu'il collait des étiquettes sur les boîtes.

— Pourquoi fait-il si froid ? Ça fait un mois que nous sommes en été, fit remarquer Sam, tout en commençant à trier les champignons par couleur.

— Tu veux que je te dise ? C'est à cause de ce qu'ils ont fait il y a vingt ans. Les Américains avaient balancé en masse de la calcite pour refroidir l'atmosphère et diminuer les effets du changement climatique mais ça a merdé ! Voilà maintenant qu'on se retrouve en manteau au mois de juillet.

— Rien ne prouve ça Pierre, réagit Ulysse avec son flegme habituel. Le refroidissement de nos régions est dû à l'arrêt du Gulf Stream, ce courant marin transatlantique qui réchauffait nos côtes. Ce courant s'est immobilisé à cause de l'afflux d'eau douce dû à la fonte des glaces. Nous vivons une mini période glaciaire depuis cela. Mais tout cela est temporaire, nous aurons bientôt des températures très élevées ici.

— Eh bien, l'ingénieur, tu ne manques pas d'assurance ! Quand j'étais jeune, on a entendu mille théories sur tout ça et rien ne s'est produit ! De toute façon mon garçon, personne n'en sait rien, fit Pierre en se retournant vers Sam.

— Je n'ai pas connu la période des fortes chaleurs, c'était comment ?

— C'était invivable, on devait bosser la nuit ou très tôt le matin, se mettre à l'abri pendant la journée et surtout boire beaucoup pour ne pas dessécher de l'intérieur.

— Il paraît qu'il y avait des sources d'eau potable à l'air libre et des champs où toute sorte de légumes poussait... continua Sam, rêveur à l'évocation de cette période faste.

— Oui mais les sources se sont vite taries dans les années 35/40 et le sol des champs était déjà mort avant qu'on arrête de le cultiver. Bref, tu vis pas des années géniales mais c'était guère mieux à l'époque, à part peut-être qu'on pouvait s'offrir davantage de choses. Allez petit Sam, tu y descends ? rajouta Pierre, alors que le stock était vide et les champignons désormais emballés.

Son vieux collègue ne descendait plus parce qu'il ne pouvait plus manœuvrer une fois suspendu dans le vide. C'est vrai qu'il fallait avoir une sacrée agilité à l'intérieur pour pouvoir bondir entre les bacs, saisir les équipements nécessaires, se mettre à niveau, effectuer les vérifications, etc. Au début, Sam pensait qu'il ne pourrait jamais réaliser ce genre d'acrobaties tant elles lui apparaissaient compliquées. Finalement, malgré son physique ingrat et ses genoux cagneux, il s'était montré plutôt habile pour l'exercice. Pourtant, après avoir entendu que cette grande tour servait à refroidir une centrale électrique atomique, il persistait à penser que l'idée était saugrenue d'y faire travailler des gens.

Sam enfila un baudrier, se saisit des cordes et des mousquetons puis monta à l'échelle la cinquantaine de mètres qui séparait le haut de la tour du sol. Il dut se cramponner aux montants pour éviter d'être envoyé dans le décor par les bourrasques provenant du Nord. Lorsqu'il arriva enfin au sommet, le cœur battant, il eut une sensation de vertige et son ventre se crispa encore plus. Là, sous ses pieds, dans l'obscurité, poussaient des milliers de champignons dans des cages en bois. Dans un réseau de fils de chanvre particulièrement élaboré, les structures étaient maintenues en suspension aux parois de la tour et permettait dès lors la croissance du précieux futur aliment dans toutes les directions. Ce jour-là, sachant qu'une récolte avait déjà été réalisée deux jours avant, Sam devrait uniquement arroser avec des brumisateurs qu'il allait récupérer aux quatre coins de la tour. Il s'accrocha alors à une rampe, saisit l'une des cordes installée et descendit par à-coups pour récupérer un arrosoir percé quelques mètres plus bas. Soudain, il eut une pensée qui le tétanisa. Il avait oublié dans son manteau les dessins qu'il aimait à faire sur le trajet, lorsqu'il était en avance. Il espérait alors grandement que personne ne tombe dessus auquel cas il serait l'objet de railleries et de jugements déplacés. Cela lui était arrivé une fois avec son père. Lorsqu'il avait découvert sa passion, il s'était d'abord moqué de lui puis lui avait fait la morale sur le temps qu'il pourrait utiliser plus intelligemment à chercher un autre travail ou à l'aider dans la réparation des équipements du foyer. Perturbé par cette pensée, Sam oublia d'accrocher le mousqueton à la rampe du niveau supérieur. Lorsqu'il s'élança pour saupoudrer des spores dans un bac, il fut surpris de ne pas être retenu par la corde. Son corps flotta un instant avant qu'il n'entame une chute accélérée vers le sol. Sam n'eut pas le temps de crier mais observa avec tétanie le ciel gris s'éloigner de lui à toute vitesse et ferma les yeux, se résignant à son sort. Et ce fut le noir total.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, sa mère était penchée sur lui, le visage rempli de larmes.

— Il est réveillé, fit-elle, en tournant la tête vers un vieil homme au crâne rasé vêtu d'une longue tunique grise.

— Que s'est-il passé ? demanda Sam, d'une voix quasi inaudible.

Il ne sentait plus ses jambes et sa tête était si lourde qu'elle semblait vouloir s'enfoncer dans son oreiller. Une douleur vive lui remontait parfois le long de la moelle épinière comme si des insectes creusaient des galeries à l'intérieur de son corps.

— Sam, tu es tombé de très haut, lui expliqua sa mère, la voix tremblante. Tes collègues t'ont ensuite emmené au dispensaire le plus proche. J'ai fait au plus vite lorsque j'ai su, rajouta-t-elle, en forçant un sourire.

Sam connaissait bien ce sourire esquissé qui attestait d'une souffrance intérieure doublée d'une gêne : elle avait quelque chose de grave à lui annoncer et elle ne savait pas comment le faire. Il jeta un œil au vieil homme en tunique. Celui-ci, la tête basse, se tenait à côté d'une pile de linge de rechange pour plusieurs jours et un tas de feuillets gris. Sam eut peur de comprendre. Il tenta de toucher l'une de ses jambes puis l'autre. Rien ne se passa, aucune sensation, aucun stimulus. C'était comme s'il avait touché le meuble à côté de lui. Des larmes lui montèrent instantanément aux yeux. Sachant qu'il avait pris la mesure de la situation, sa mère enchaîna, d'une voix douce.

— Tu sais bien que nous ne pouvons pas te garder avec nous, il n'y aurait personne pour s'occuper de toi. Par contre, ici, tu seras entouré de gens qui te proposeront des activités... Je viendrai te voir souvent, lui promit-elle, en lui mettant la main sur le bras.

Puis, en femme forte qu'elle était, elle sécha ses larmes et reprit son expression habituelle d'une neutralité glaçante. Elle se leva, lui fit un baiser sur le front et sortit sous le regard ahuri de Sam. « C'est tout ? Elle part comme ça ? » pensa-t-il, le cœur lourd.

Jusqu'ici témoin de la scène, le vieil homme en tunique approcha de son lit un chevalet sur lequel reposait une toile blanche. Puis il fit rouler un chariot métallique grinçant où étaient disposés d'une manière chaotique des pots et des pinceaux de différentes couleurs et tailles. Sam sécha ses larmes, regarda son hôte avec gratitude et prit un pinceau. Ce dernier le salua en silence et quitta la pièce. Assez rapidement, les traits qui se posèrent sur la toile représentèrent les herbes des plaines infertiles avec en arrière-plan la tour de béton aux allures menaçantes. Et au fur et à mesure que le dessin se formait sous ses yeux s'éloignait avec lui la souffrance liée à la découverte de son handicap et au comportement de sa mère. Cet espace de réconfort et de liberté semblait être sans limite, son âme pourrait voyager plus loin encore que son corps n'aurait pu le faire. D'ailleurs, en observant cette vue qu'il avait tous les matins en allant au travail sous forme de dessin, il constata qu'on avait ôté quelque chose en lui : il n'avait plus peur.

FIN